Le Monde Français du Dix-Huitième Siècle

Volume 3, Issue 1 2018

Fiction des origines

Une théorie du libelle : Linguet et l'émergence de l'idée de littérature

Thibault Boixière, Université de Western Ontario,
tboixire@uwo.ca

Une théorie du libelle

« La calomnie, Monsieur ! Vous ne savez guère ce que vous dédaignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien : et nous avons ici des gens d'une adresse !... D'abord un bruit léger, rasant le sol comme hirondelle avant l'orage, pianissimo murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et piano, piano, vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait ; il germe, il rampe, il chemine, et rinforzando de bouche en bouche il va le diable ; puis tout à coup, ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil ; elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au Ciel, un cri général, un crescendo public, un chorus universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait ? » (Pierre Augustin Caron de Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, 1775, acte II, scène 8)

Linguet, homme de lettres, avocat et journaliste

Le 9 messidor an II, selon le calendrier républicain, le 27 juin 1794 selon le calendrier grégorien, Simon-Nicolas-Henri Linguet est guillotiné suite à une condamnation du Tribunal révolutionnaire. Charles Monselet, dans sa monographie *Les Originaux du siècle dernier, les oubliés et les dédaignés*, commence sa série de portraits par Linguet, et il conclut son hagiographie par le paradoxe de sa mort : « Ses papiers et ses manuscrits, qui étaient en grande quantité, furent transportés à l'École militaire. On fit des cartouches de ses paradoxes ; — et ce qui avait tué pendant sa vie tua encore après sa mort »¹. Paru en 1864, l'ouvrage de Charles Monselet a le mérite d'être l'une des sources les plus détaillées sur cet homme du XVIII^e siècle. Cette clause, passablement romantique, nous apprend par exemple, qu'amputée par la Terreur, l'œuvre de Linguet demeure partielle, ce qui expliquerait, en partie, son éclipse de l'histoire, notamment littéraire. Monselet souscrit à l'idée selon laquelle les mots ont un pouvoir, en l'occurrence le pouvoir de tuer. Enfin, il range Linguet dans la catégorie des hommes de lettres. Du reste, il commence son portrait ainsi :

Il y a visiblement, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, une bande d'hommes auxquels Voltaire semble avoir ouvert le chemin de l'universalité ; hommes *bons à tout faire et à tout dire*, aventuriers des lettres, de la science, de la politique et de l'industrie, gens à qui le hasard ou les circonstances improvisent des vocations. Signaler cette bande active et extraordinairement intelligente, c'est nommer Linguet, Beaumarchais, Mercier, Brissot — quelques autres encore, mais beaucoup plus bas placés. (*ibid.*, p. 5)

Volker Kapp abonde en ce sens lorsqu'il écrit à propos des libellistes Fréron, La Beaumelle et Linguet, que « ces journalistes, ces hommes de lettres sans fortune, ces aventuriers ont profité de l'ouverture des collèges aux moins aisés »². En s'inscrivant dans une perspective socio-critique, particulièrement sur les travaux de Rolf Reichardt et Roger Chartier³, Kapp établit que « sur le plan de l'histoire littéraire, ils ont contribué à transformer la littérature pamphlétaire en littérature politique » (Kapp, « Satire » p. 156).

Esquisser les contours d'une définition du libelle — définition tout à la fois historique, génologique, rhétorique, topique voire pragmatique — revient à prendre pour objet le XVIII^e siècle. Dans une perspective diachronique, nous le verrons, le libelle s'affirme durant la deuxième moitié de ce siècle en tant qu'objet de littérature et instrument politique. En somme, le libelle intègre ce que l'on pourrait nommer la littérature de combat. Avant cette période, ce sont précisément les statuts de littérature et de combat qui lui sont déniés. Après la Révolution française et la Terreur, tout au long du XIX^e siècle,

le libelle s'éclipse, au moins dans le nom, au profit des autres genres que sont le pamphlet, la lettre ouverte, voire le manifeste. Esquisser, donc, les contours d'une définition du libelle en prenant pour pivot le XVIII^e siècle revient aussi à prendre pour objet l'œuvre et la vie de Linguet.

Il n'existe qu'une seule théorie du libelle : celle que ce libelliste a écrit en 1775 dans le cadre d'une polémique plus vaste. Au-delà de cette sorte d'art poétique et rhétorique du libelle, Linguet constitue pour ainsi l'exemple prototypique de ces « aventuriers des lettres », lesquels, en donnant corps aux transformations politiques et sociales du siècle, contribue à redéfinir les Belles-Lettres elles-mêmes — qui deviennent, du même coup, ce que l'on appelle aujourd'hui littérature. La *Théorie du libelle* a ce triple mérite, pour notre étude, d'être une théorie, un art poétique ; un libelle, quoique déguisé ; une sorte d'autobiographie de Linguet lui-même.

S'il convient de ne tomber ni dans l'hagiographie ni dans la mystique révolutionnaire, on ne peut s'empêcher de voir dans la trajectoire de Linguet, *a posteriori*, une cohérence d'ensemble, ou au pire, un symptôme. Né en 1736 à Reims et mort sous la Terreur, Linguet commence sa carrière par les lettres, notamment en se liguant contre les philosophes. Cette ambition est déçue ; à contrecœur, il se dirige vers le droit et passe le barreau. Si ses œuvres littéraires — *Socrate, tragédie en cinq actes* ou *Le Fanatisme des philosophes* — sont éclipsées, il brillera en tant qu'avocat. Il défend des causes célèbres, celles du chevalier de La Barre en 1766, du duc d'Aiguillon en 1770, de la comtesse de Béthune en 1774. Néanmoins, son succès lui attire des inimitiés. Il faut noter que Linguet a déjà commencé, dans les années 70, à se faire plusieurs ennemis. On a censuré son *Histoire impartiale des jésuites*, notamment. Son succès dans le champ juridique lui accorde du crédit : il convoite une place à l'Académie Française, place qu'il ne peut obtenir. Par personne interposée (D'Alembert), il lui est fait part que son entrée sera impossible à cause de ses nombreux ennemis. La lettre qu'il envoie alors au philosophe constitue sans doute l'entrée de Linguet dans l'univers de la calomnie. La rupture avec l'Académie est consommée. En 1774, le monde du droit s'en prend à lui, par une attaque qui se manifeste en la personne de l'avocat Jacques Vergès, qui le raye du barreau, d'abord pendant 11 mois puis, suite à une récidive, à vie. En cause ? La publication de *Réflexions pour M^e Linguet*, de Linguet lui-même, « libelle rempli d'impostures et de calomnies contre plusieurs de [ses] confrères »⁴.

Linguet écrit alors pour le compte du libraire Panckoucke et de son *Journal de politique et de littérature*. Suite à un texte violent sur l'entrée de La Harpe à l'Académie Française, Panckoucke reçoit un avertissement et doit se séparer de Linguet. Ce dernier tentera, auprès de Louis XVI à qui il envoie une lettre, de retrouver son poste. Il n'obtiendra aucune réponse. En 1777, il s'expatrie alors volontairement en Angleterre et commence la rédaction et la publication des *Annales civiles, politiques et littéraires*. La rédaction de ces annales ne passe pas inaperçue dans les milieux littéraires, philosophiques et politiques. Dans ses *Mémoires* (1814), Bachaumont témoigne de leur profond retentissement : « On le croit occupé à chercher encore un lieu où il puisse prendre pied, lui et son journal, que les puissances regardent avec raison comme un libelle périodique »⁵. Il est vrai que Linguet partage son existence entre la France, la Suisse, les Pays-Bas autrichiens et l'Angleterre. En 1780, le pouvoir lui tend un guet-apens : il est enfermé jusqu'en 1782 à la Bastille, marquant une période suite à laquelle il écrit sans doute son texte le plus connu, ses *Mémoires sur la Bastille*.

Embastillé sous la monarchie, guillotiné sous la Terreur, opposant des philosophes et des jésuites, contempteur de la magistrature, Linguet ne cherchera pas le compromis. Son éclipse de l'histoire est difficilement mesurable : les tenants de son oubli s'expliquent par des facteurs aussi divers que le hasard ou l'accident, la valeur littéraire de ses œuvres, la portée politique de sa pensée, mais aussi le statut social du libelle lui-même. Monselet condamne pour la postérité l'œuvre de ces « aventuriers des lettres » en ceci qu'ils cherchent avant tout le scandale et que ce dernier, brillant dans un contexte particulier, se ternit au cours du temps. C'est d'ailleurs ce que relève Marc Angenot à propos du pamphlet, considéré comme « littérature de circonstance » et donc, comme « genre mineur »⁶. Seule la période de la Révolution française lui apporte des soutiens : membre du club des Cordeliers, il est en

relation avec Robespierre, Danton ou Desmoulins. Sans doute ce succès est-il en partie lié à sa carrière de libelliste, dont l'importance est tant proclamée par Marat, et aussi à sa *Théorie des lois civiles*, publiée en 1767. Cet ouvrage, qui s'oppose aux physiocrates, est le point de départ de la polémique entre Linguet et l'abbé Morellet. Dans sa *Théorie du paradoxe*, celui-ci hésite sur sa cible : Linguet, qu'il choisira, et un certain J. J. R. « l'éloquent citoyen de Genève »⁷. Le rapprochement avec Jean-Jacques Rousseau nous intéresse quant à la postérité (manquée) de Linguet : l'historiographie, révolutionnaire et républicaine, a préféré *Le Contrat social* à la *Théorie des lois civiles*. C'est d'ailleurs ce que sous-entend Karl Marx dans une lettre à J.B. Schweitzer en 1864 : « On a souvent comparé Proudhon à Jean-Jacques Rousseau. Rien ne saurait être plus faux. Il ressemble plutôt à Nicolas Linguet, dont la *Théorie des lois civiles* est d'ailleurs une œuvre de génie »⁸.

Simon-Nicolas-Henri Linguet, nous l'avons vu, est l'un des prototypes de ces « aventuriers des lettres », nouvelles figures du XVIII^e siècle qui, en fait, préfigurent en quelque sorte la Révolution française, comme l'explique Robert Darnton dans *Bobème littéraire et Révolution*. Du reste, Linguet est l'un des personnages des *Bobémiens*, roman satirique paru anonymement en 1790⁹. Ses trois anamorphoses, successivement homme de lettres, avocat et journaliste, participent à l'élaboration d'une véritable œuvre de combat, à la fois littéraire et politique, au croisement des lettres et du droit. Or, le libelle, en tant qu'écrit, se situe à la frontière entre les domaines du droit et de la littérature. Si le XVIII^e siècle abonde en figure d'avocat-écrivain — pensons à Fontenelle ou Beaumarchais — Linguet en est peut-être l'incarnation la plus frappante. Outre qu'il est l'un des libellistes les plus célèbres et féroces du siècle, avec Fréron et La Beaumelle, il est le premier à avoir entrepris un art poétique du libelle ; il a surtout exercé, de manière éclatante et scandaleuse, le métier d'avocat puis de journaliste, après avoir souhaité faire une carrière en tant qu'écrivain. L'œuvre de Linguet semble constituer le corps où se joue quelque chose comme le creusement d'une définition de la littérature dans son commerce, parfois conflictuel, avec le champ juridique.

S'il est possible d'établir une théorie générale du libelle, l'étude littéraire du libelle constitue un paradoxe : à proprement parler, le libelle n'appartient pas totalement au domaine littéraire, mais au champ du droit. Du reste, peut-on parler de littérature lorsqu'il s'agit du XVIII^e siècle ? Jacques Rancière rappelle que le terme de littérature, tel qu'employé aujourd'hui, émerge de manière diffuse à la charnière entre le XVIII^e et le XIX^e siècle — Voltaire parlera encore de grammaire ou de Belles-Lettres pour désigner « dans toute l'Europe une connaissance des ouvrages de goût, une teinture d'histoire, de poésie, d'éloquence de critique »¹⁰. Néanmoins, Rancière écrit que la définition voltairienne « témoigne du lent glissement qui conduit la littérature vers son sens moderne » (*ibid.*, p. 2). Problématiser autour de la définition de la littérature n'est pas, concernant notre objet, une chose vaine : nous établissons, à travers le cas symptomatique de Linguet, que le libelle, en devenant littéraire, participe plus largement à l'émergence de l'idée de littérature, pour reprendre Rancière, en tant que circulation de la « parole muette » et donc démocratique (*ibid.*).

Linguet propose moins une définition juridique que littéraire et politique. En tant qu'il est transfuge, d'un champ à l'autre, nous pourrions analyser comment Linguet participe à l'élargissement ou l'approfondissement du droit par la littérature. C'est l'avis, du moins, de Monselet lorsqu'il écrit : « je sais seulement que lui et Beaumarchais [...] introduisirent une véritable révolution dans le barreau, en substituant aux formes habituelles de la discussion des matières judiciaires une sorte d'éloquence bâtarde, originale, spirituelle, empruntée à la littérature de bas lieu, et qui fut, depuis, d'un si funeste exemplaire au palais » (Monselet, *Les Originaux* p. 29). Dans le même ordre, nous pourrions étudier comment le libelle, également politique, contribue à redéfinir les catégories juridiques de la diffamation, de la calomnie ou de la responsabilité pénale. Ce serait donc opter pour la méthode du courant américain, né en 1970 dans les écoles de droit, appelé « law and literature », qui étudie la littérature dans le droit et la littérature comme droit, c'est-à-dire utilise les textes littéraires et comme un moyen et un outil pour élargir le droit¹¹. Nous préfererons, inversement, nous demander comment le droit participe

à la redéfinition des lettres, c'est-à-dire à la littérarité d'un texte ; et, corolairement, comment Linguet, en tant qu'avocat, établit par le droit une approche politique et littéraire du libelle. En ce sens, notre étude envisage le libelle de manière socio-critique, c'est-à-dire qu'elle entend considérer la socialité du genre libelle, c'est-à-dire « le texte comme objet social et historique, mais aussi le social inscrit dans le texte »¹². Dans ce cadre, nous définirons le libelle, aussi bien historiquement, génologiquement que rhétoriquement, pour tenter de comprendre comment sa mutation au XVIII^e siècle — d'un statut juridique et mineur à une forme proprement littéraire du combat politique — participe plus généralement de l'émergence même du concept de « littérature » et de l'autonomie des écrivains et de leur champ.

Une définition historique du libelle

Linguet établit, dans un contexte particulier, sa propre théorie sur le libelle, ou « l'art de calomnier avec fruit »¹³. Or, indépendamment de sa propre définition, il convient d'en tracer les contours. Étymologiquement, libelle vient du latin *liber*, diminutif de *libellus*, et signifie donc « petit livre ». Originellement, libelle possède un sens exclusivement juridique. Dans le droit romain, selon le *Trésor de la Langue Française*, un libelle est un « mémoire remis par les parties au magistrat avant le début du procès et contenant l'essentiel de leur demande ou de leur défense »¹⁴. Dans le même sens, l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert, à l'article « libelli », écrit que « les libelli étoient à Rome les informations dans lesquelles les accusateurs écrivoient le nom & les crimes de l'accusé ; ils donnoient ensuite ces informations au juge ou au préteur, qui les obligeoit de les signer avant que de les recevoir »¹⁵. Comme nous l'indique le *Trésor de la Langue Française*, le libelle apparaît dans le droit romain sous Justinien, au V^e siècle de notre ère. Il remplace le « litis denuntiatio » par la citation d'office que l'on retrouve dans la procédure par libelles. Cette procédure comprend deux étapes qui conditionnent par la suite les différentes formes de libelles. Intervient d'abord le *libellus conventionis* ou « libelle d'assignation », un « écrit rédigé par le demandeur ou par ses conseils, exposant sommairement la demande » et examiné par le juge. Ensuite, le défendeur, c'est-à-dire la personne physique ou morale assignée en justice, « a un délai de 10 jours anciennement, puis de 20, pour répondre en envoyant au juge un libelle de défense : le *libellus contradictionis* ». Ce protocole a perduré, notamment dans le droit français, dans le cadre de la diffamation. Le droit de réponse, de 3 mois en France, remonte en partie du *libellus contradictionis*.

Libelle et diffamation sont intimement liés. D'ailleurs, dans la langue anglaise, diffamation se dit notamment *libel*, et diffamatoire *libellous*. En français québécois, on dit encore d'un texte qu'il est *libelleux*. Dans *La Parole pamphlétaire*, Marc Angenot explique ce glissement sémantique : « Dès le XIV^e siècle, il va être fréquemment associé à 'diffamatoire', *libellus diffamatorius*. Par brachylogie, l'adjectif disparaissant, il vaut pour 'petit livre d'injure' et devient synonyme de *pamphlet* dans une de ses acceptions » (p. 314). Le libelle diffamatoire est devenu libelle tout court, en français, et diffamation en anglais. A l'heure actuelle, le terme libelle possède toujours un sens dans le droit canonique : il désigne « tout acte signifié par écrit » (*Trésor, op. cit.*). En somme, si le libelle peut appartenir à la fois au vocabulaire juridique et littéraire, c'est précisément du fait de sa matérialité : comme le dit encore Angenot, « [c]omme *pamphlet*, libelle désigne d'abord non un type discursif, mais un objet matériel, un « petit livre » (*Parole* p. 314). On retrouvera le même glissement sémantique avec le terme « factum », d'abord exposé des faits d'un procès, puis mémoire qu'une personne publie pour se défendre, voire attaquer. Le terme « manifeste » désignait d'abord une déclaration de guerre, de la part d'un prince ou d'un gouvernement, avant d'être l'énoncé d'un programme artistique, comme celui des surréalistes et d'André Breton en 1924.

Angenot définit le pamphlet comme discours agonique, « forme historiquement circonscrite, pertinente à une certaine société et porteuse de symptômes idéologiques constants » (*Parole* p. 37). Ce qu'il dit du pamphlet, dont il situe le corpus entre 1868 et 1968, n'est pas forcément vrai du libelle, qui lui est antérieur, bien que les deux formes aient coexisté. Kapp, dans son article, abonde en ce sens :

Au XVIII^e siècle, la littérature de combat conquiert une place importante dans la vie civile. Elle est le résultat du débat intellectuel qui a des répercussions importantes dans le domaine politique. Elle compte sur l'opinion publique et joue un rôle décisif dans la diffusion des idées philosophiques. Mais elle n'a pas encore le statut politique et littéraire que Marc Angenot attribue à la parole pamphlétaire de l'époque moderne. Elle s'occupe des idées et perd son droit de cité dans la république des lettres dès qu'elle mélange les personnes aux idées. C'est dans ce dernier cas que les auteurs parlent de libelles. (Kapp, « Satire » 156)

La littérature de combat n'aurait donc pas, au XVIII^e siècle, le statut politique et littéraire du pamphlet au XIX^e et XX^e siècles. De même, le libelle apparaît, selon Kapp, lorsque la littérature de combat « mélange les personnes aux idées » (Kapp, « Satire » 156). Regardons ce que les écrivains, avant Linguet, disent du libelle. Pierre Bayle, en 1697, publie à la fin de son *Dictionnaire historique et critique* une « Dissertation sur les libelles diffamatoires »¹⁶. Il commence par se demander pourquoi l'empereur Auguste a décidé d'envelopper « les libelles diffamatoires sous le crime de lèse-majesté » (p.1294). Il s'étonne ensuite de l'impunité des « libelles anonymes », selon lui « les plus punissables » (*ibid*). Pour Bayle, la conduite d'Auguste « n'est pas condamnable dans le fond », car « c'est une des licences que l'on doit le plus réfréner dans un état, que celle de ces sortes de libelle » (*ibid*). Bayle reproche deux choses au libelliste : leur anonymat et leur manque de preuves. De même, il impute la violence des propos à la mauvaise vie de ceux qui les écrivent. Il tient cependant à ce que ce soit les magistrats qui jugent les libellistes.

Un demi-siècle plus tard, *L'Encyclopédie* consacre un article au libelle. Il est divisé en deux parties : la première, écrite par Boucher d'Argis, porte sur le libelle diffamatoire, défini comme « un livre, écrit ou chanson, soit imprimé ou manuscrit, fait & répandu dans le public exprès pour attaquer l'honneur & la réputation de quelqu'un ». Cette première définition est d'ordre judiciaire : « Il est également défendu, & sous les mêmes peines, de composer, écrire, imprimer & de répandre des libelles diffamatoires ». L'encyclopédiste insiste sur le caractère juridique : « La peine de ce crime dépend des circonstances & de la qualité des personnes. Quand la diffamation est accompagnée de calomnie, l'auteur est puni de peine afflictive, quelquefois même de mort ». Boucher d'Argis condamne moralement le libelle diffamatoire, par son caractère écrit : « L'injure résultant de ces sortes de libelles est beaucoup plus grave que les injures verbales, soit parce qu'elle est ordinairement plus méditée, soit parce qu'elle se perpétue bien davantage : une telle injure qui attaque l'honneur est plus sensible à un homme de bien que quelques excès commis en sa personne ». Comme chez Bayle, il est question de l'honneur contre « un homme de bien ». Il n'est pas question cependant de l'anonymat. Notons que la définition des encyclopédistes insiste sur le fait que le libelle vise « une personne » en particulier. La deuxième définition, écrite par Jaucourt, concerne le libelle politique. Comme l'a noté Kapp, Jaucourt reprend ici l'argument de Montesquieu formulé dans *De l'esprit des lois*, selon lequel les libelles, moralement condamnables, ne doivent pas l'être au nom de la liberté d'opinion. Selon Jaucourt, le libelle est un « écrit satyrique, injurieux contre la probité, l'honneur & la réputation de quelqu'un », qui mérite « l'opprobre des sages »¹⁷. Jaucourt fait référence à « un auteur françois très moderne », pour qui « certaines flatteries peuvent être encore plus dangereuses & par conséquent plus criminelles aux yeux d'un prince ami de la gloire, que des libelles faits contre lui ». De même, dans son article Jaucourt esquisse une ouverture quant au bénéfice du libelle politique : « Une flatterie [...] peut à son insu détourner un bon prince du chemin de la vertu, lorsqu'un libelle peut quelquefois y ramener un tyran : c'est souvent par la bouche de la licence que les plaintes des opprimés s'élèvent jusqu'au trône qui les ignore ».

Montesquieu, comme Boucher d'Argis à sa suite, affirme que « les écrits contiennent quelque chose de plus permanent que les paroles »¹⁸. Il ne parle pas à proprement parler de libelle, mais des « écrits satiriques » (*ibid*). Néanmoins, sa référence à Auguste et Tibère renvoie directement au *famosis libellis*.

Montesquieu aborde le libelle d'un point de vue politique, dans son rapport avec le despotisme, la démocratie, la monarchie et l'aristocratie. Dans les « états despotiques », les écrits satiriques n'existent pas, puisque « l'abattement » et « l'ignorance » « ne donnent ni le talent ni la volonté d'en faire » (*ibid.*). Autorisés dans la démocratie, ils « flattent la malignité du peuple qui gouverne » (*ibid.*). L'aristocratie est la plus condamnée : « L'aristocratie est le gouvernement qui proscriit le plus les ouvrages satiriques. Les magistrats y sont de petits souverains, qui ne sont pas assez grands pour mépriser les injures » (*ibid.*). La monarchie, sur le modèle anglais, est exemplaire pour Montesquieu, car si elle condamne moralement les écrits satiriques, elle ne les interdit pas. Ces écrits ont même une certaine importance politique : « Ils peuvent amuser la malignité générale, consoler les mécontents, diminuer l'envie contre les places, donner au peuple la patience de souffrir, & le faire rire de ses souffrances » (*ibid.*).

Voltaire disait de Linguet : « Il brûle, mais il éclaire » (selon Monselet, *op. cit.* p. 7). Voltaire constitue, dans l'histoire du libelle, un cas paradigmatique. Il incline à condamner le libelle pour les mêmes raisons que Bayle et les encyclopédistes, c'est-à-dire pour leur anonymat et le caractère injurieux : « On nomme *libelles* de petits livres d'injures. Ces livres sont petits parce que les auteurs, ayant peu de raisons à donner, n'écrivant point pour instruire, et voulant être lus, sont forcés d'être courts. Ils y mettent rarement leurs noms, parce que les assassins craignent d'être saisis avec des armes défendues »¹⁹. Court et injurieux, le libelle se rapproche de sa définition donnée par le *Trésor de la Langue Française*. Cependant, Voltaire introduit un élément nouveau : le libelliste n'écrit pas pour instruire. Les paroles de Voltaire sont paradoxales : lui-même écrit, de manière anonyme, un libelle contre Rousseau : *Sentiment sur le citoyen* (1764). Voltaire accorde peu de crédit au libelle. Il distingue les libelles politiques et théologiques et sous-entend, à raison, qu'ils prolifèrent durant des périodes de trouble, comme « les temps de la Ligue et de la Fronde » (*ibid.*). Ce que dit Voltaire recoupe l'idée d'une « littérature de circonstance », donc mineure, et à l'intérieur de laquelle, toutefois, un chef-d'œuvre peut apparaître : « De tous ces fatras, il ne reste aujourd'hui que les seules *Lettres provinciales* » (*ibid.*).

Résumons la situation en 1764, au moment de la parution du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, dix ans avant la théorie de Linguet. Le libelle diffamatoire est condamné, particulièrement par Bayle et Boucher d'Argis, surtout s'il est anonyme. Il est défini comme un écrit mêlant injure ou pire, calomnie, contre un particulier. Il y a néanmoins libelle diffamatoire et libelle politique. Montesquieu, contrairement à Bayle, refuse la condamnation juridique, bien qu'il condamne cet écrit moralement. Jaucourt le suit dans cet argument. Si le libelle doit posséder quelques qualités littéraires, c'est qu'il sera libelle politique (ou théologique, dans le cas de Pascal). L'affirmation de Monselet, selon laquelle Voltaire « a ouvert le chemin de l'universalité » à « une bande d'hommes » (Monselet, *Les Originaux* p. 35), se confirme en un sens : Voltaire préfigure déjà le basculement qui fait du libelle un instrument légitime du combat politique et partant, de la littérature de combat. C'est, en substance, l'idée de Kapp : « D'injure criminelle que le libelle était selon Voltaire et qu'il est toujours selon Linguet, il est devenu, par un élargissement du champ sémantique, un moyen légitime du combat politique. Linguet est un des premiers à faire du libelle un synonyme d'écrit de combat » (« Satire » p. 162).

La *Théorie du libelle* intervient dans le contexte d'une querelle philosophique et politique qui oppose Linguet, d'un côté, à l'abbé André Morellet de l'autre (et partant, aux encyclopédistes, et aux philosophes des Lumières). En 1775, l'abbé Morellet fait paraître une *Théorie du paradoxe* dans laquelle il attaque M. L. — Monsieur Linguet — à propos de sa *Théorie des lois civiles*. L'abbé Morellet est partisan de la physiocratie, c'est-à-dire d'un gouvernement par la nature : il postule avec les physiocrates qu'il existe un droit naturel, qu'il faut respecter, droit basé sur la liberté, la propriété privée et centré sur la classe des agriculteurs. Pour Linguet, au contraire, la société a pour origine la violence ; dans un rapport de domination, la législation intervient pour réguler les conflits. Il apparaît aussi que les citoyens peuvent donc voter eux-mêmes sur leur droit. Cela étant, la querelle ouverte par l'abbé Morellet porte moins sur ce débat philosophique et politique que sur une question rhétorique : celle du paradoxe, dont, ironiquement, désignant Linguet, Morellet en fait le maître. La même année, Linguet lui répond

avec la *Théorie du libelle*. S'il y a une sorte de présentation virulente à l'encontre de l'A. M. — l'abbé Morellet —, le corps principal du texte consiste en la mise en scène d'un dialogue fictif entre l'abbé et un certain M. P., adversaire fictif de Linguet qui est converti à ses idées, après avoir étudié son œuvre. Le texte est tout à la fois réponse, adresse, libelle et dialogue philosophique. Cette portée narrative et théâtrale du discours comporte une dimension satirique : il s'agit pour Linguet, moins de réfuter la thèse de l'abbé Morellet que de le discréditer, et dans le même temps de mettre en avant sa propre œuvre, son intégrité et son courage.

C'est avant tout la présentation — l'avertissement des éditeurs, écrit par Linguet lui-même (*Théorie* p. 3-9)— qui définit sa théorie du libelle. Le reste du texte en est, pour ainsi dire, l'illustration. Linguet, rappelons-le, signe son libelle : il n'est pas donc pas anonyme. Par contre, il le publie à Amsterdam (Amsterdam réel ou fictif pour déjouer les répercussions légales éventuelles). Notons que l'abbé Morellet (comme Linguet) ne désigne pas son adversaire mais se contente d'indiquer les initiales et de tisser un réseau de références certainement connues dans le contexte de l'époque. Une stratégie est mise en place pour empêcher la condamnation de diffamation ou de calomnie. Linguet commence par avertir le lecteur que son ouvrage est « une justification très sérieuse, très nécessaire », que ce n'est pas « une production frivole », « fruit de la vengeance du moment » (p. 3). Linguet se met en scène : « accusé devant les tribunaux de s'être fait un principe de n'en reconnaître aucun » (*ibid.*), il se présente seul contre tous, contre les philosophes, les ecclésiastiques, les gouvernements, la magistrature. Il impute, par retournement, la violence qu'on lui attribue à ses adversaires. On le verra plus tard, la position que prend Linguet s'apparente de près à l'éthos pamphlétaire, de l'incompris dans un monde en perte de valeurs, seul contre l'imposture généralisée du monde — une position proche de celle de Rousseau sur le tard. Linguet accuse Morellet de l'avoir attaqué personnellement : « c'est la personne qu'il a voulu rendre odieuse » (p. 6). Au paragraphe suivant, il retourne cette stratégie contre son adversaire et entreprend un long portrait périphrastique riche de trouvailles injurieuses : « Cet illustre proxénète de la science, ce champion invincible du produit net, ce respectable Archimandrite de l'Ordre des Frères de la Doctrine Economique, s'est élevé au-dessous de tous les éloges, en forçant son cœur à outrager un homme renversé » (ital. dans le texte, p. 7). Linguet atteste que ces adversaires prennent pour synonyme « brochures ou libelles ». Son but est de définir, quant à lui, précisément ce qu'est un libelle. Voici ce qu'il en dit :

Il ne faut pas croire que ce soit indifférente qu'un Libelle, ni que parce que le nombre s'en multiplie journellement, l'art en soit plus approfondi ; l'utilité de cette espèce d'Ouvrages est reconnue : les vrais politiques en ont toujours fait une de leurs plus chères ressources. *Un libelle lâché à propos, peut opérer une révolution, changer, maîtriser les esprits & perdre un homme sans retour, ce qui a de très grands avantages. Nous sommes bien surpris que le fameux Naudé n'en ait rien dit dans son livre sur les coups d'État. On trouvera ici le secret de la composition de cette espèce d'Ouvrages : ce n'est pas tout à fait du grand œuvre, mais enfin il en approche.* (Ital. dans le texte, pp. 8-9.)

Arrêtons-nous sur la définition. Linguet certifie que les libelles prolifèrent, sans que leur qualité ne s'approfondisse pour autant. De même, il concède que le libelle a déjà une fonction politique. Selon lui, les politiques l'utilisent. Il insiste là sur le caractère révolutionnaire du pamphlet : ce dernier peut altérer l'esprit du lecteur, « perdre un homme sans retour ». Linguet voit dans le libelle une dimension puissante, proche de la structure architecturale du régime politique, ou de son renversement. Dans ce texte de protestation contre le pamphlet aussi (« *Il y a des ames pour qui l'art de nuire équivaut à celui d'être heureux* » p. 9), néanmoins, Linguet esquisse une sorte de poétique révolutionnaire, une politique de la littérature de combat. La même année, en 1775, Beaumarchais présentera, à travers le personnage de Bazile, dans *Le Barbier de Séville*, ce double thème de la calomnie et de la rumeur sous un angle de destruction puissante et organique, une contagion pernicieuse ou salutaire qui sera alliée au changement

de régime sous la même enveloppe que le redressement de torts. Dans le même ordre d'idées, Darnton analysera la littérature clandestine de la pré-révolution française, gageant qu'elle a surtout provoqué une sédition, c'est-à-dire la chute de l'Ancien Régime. Notons que ce corpus illégal, que Darnton exhume à la Société Typographique de Neuchâtel, compte dans ses meilleures ventes certaines œuvres de Linguet, les *Mémoires sur la Bastille* en tête²⁰.

Voltaire l'a exprimé, les libelles ont proliféré au temps de la Fronde et des guerres de religion. De manière générale, ce genre d'écrits polémiques semble se multiplier en temps de crise. Angenot écrit que le pamphlet « apparaît comme un discours-symptôme d'une érosion idéologique. Il accompagne dans le champ social de brusques ruptures entre un ensemble de valeurs et les pratiques concrètes » (*Parole* p. 40). La Révolution française de 1789 ne déroge pas à la règle. Antoine de Baecque, s'exprimant sur la Révolution et le libelle, analyse la situation :

Sans doute est-ce là la grande nouveauté révolutionnaire : dans le domaine politique, le pamphlet prend la place du livre. Correspondant mieux au rythme haletant de l'actualité, trouvant un débouché commercial élargi, l'écriture et la forme pamphlétaires connaissent un succès sans précédent, dépassant la flambée conjoncturelle, et régnant de façon quasi-hégémonique sur le domaine du commentaire politique. Très vite les écrivains de toute tendance utilisent ainsi le libelle et jouent avec les formes d'attaque et de défense qu'il permet.²¹

Est-il question de libelle ? De Baecque montre que, face à la prolifération des pamphlets (de toutes sortes, aussi bien pornographiques, contre-révolutionnaires que nationalistes), l'État prend la décision de condamner certains de ces écrits selon un critère : l'anonymat. Or, ces « pamphlets interdits » sont regroupés, comme il l'explique, sous le nom général de « libelles ». Le pamphlet partage donc avec le libelle une forme, celle de l'écrit court, et un fond, celle d'un texte à tendance satirique, injurieuse, voire calomnieuse, ayant pour but d'attaquer, et même de dénoncer. Leur différence, pendant la Révolution, porte donc sur l'anonymat. Le libelle constitue alors la part sombre du pamphlet.

Libelle : généalogie et génologie

De pure diffamation qu'il était, tombant sous le coup du champ juridique, le libelle acquiert une légitimité certaine dans les domaines littéraire et politique. Avec la Révolution française, le libelle s'oppose au pamphlet en ce qu'il est, notamment, anonyme. Disons qu'il y a le mot et la chose. La nébuleuse sémantique qui entoure la littérature de combat entraîne plusieurs confusions. Aussi s'agit-il, diachroniquement et génologiquement, de différencier le libelle des autres genres que sont le pamphlet, le mémoire, la lettre.

Comme l'a montré Yvonne Bélanger, on emploie, à partir du XIX^e, le terme de pamphlet pour désigner toutes sortes d'écrits polémiques ou satiriques²². Or, le substantif « pamphlet » n'apparaîtrait dans la langue française qu'au début du XVIII^e siècle : Angenot date la première occurrence chez Bayle en 1705 (Agenot, *Parole* 45). Le nom dérive de l'anglais *pamphlet* ; qui lui-même viendrait de l'auteur Pamphilus, auteur d'un *De Amore*, dialogue en latin datant du XIII^e siècle. C'est par dérivation, suite au succès du *De Amore*, que le terme *pamphilet* aurait fini par désigner un ouvrage court et peu coûteux, avant de revêtir, non une définition matérielle, mais générique. Le dictionnaire de Robert (2007) donne la définition suivante : « Petit livre, court écrit de caractère satirique qui attaque avec violence le gouvernement, les institutions, la religion, un personnage connu ». Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, on emploie pourtant d'autres termes recoupant peu ou prou des textes à caractère pamphlétaire. Pensons à diatribe, factum, brochure, épigramme, tract, mazarinade, ou bien libelle.

Au cours du XVIII^e siècle, le libelle est confondu le plus souvent avec « mémoire » ou « lettre ». Ainsi, le *Mémoire sur les réflexions de M^e Linguet* est considéré en 1774, par l'avocat Vergès, un « libelle ». De même, comment distinguer un libelle, par exemple de Linguet, de *La lettre sur les spectacles* de Jean-

Jacques Rousseau, protestation destinée à D'Alembert ? Angenot dit du libelle qu'il est le « double péjoratif du pamphlet », et la face sombre des mémoires ou des lettres. Il serait l'autre de la littérature de combat.

Qu'est-ce qui, dans le libelle, le distingue de ces formes, pamphlet, polémique, satire, mémoire ou tout simplement lettre ? Selon Angenot, c'est un genre historiquement daté, ne serait-ce que par la délimitation d'un corps qu'il fait commencer en 1868 et terminer cent ans plus tard. Angenot commence par séparer discours narratif et discours enthymématique, l'enthymème étant « tout énoncé qui, portant sur un sujet quelconque, pose un *jugement*, c'est-à-dire opère une mise en relation de ce phénomène avec un ensemble conceptuel qui l'intègre ou le détermine » (*Parole* p. 31). Le discours enthymématique se scinde lui-même en discours du savoir et discours doxologique. Le premier convoque une démonstration scientifique qui se veut cohérente et totale : ce sera le cas, par exemple, d'un traité philosophique. Le second a un double caractère persuasif et doxologique. Ce discours doxologique se sépare, d'un côté en essai-diagnostic et essai-méditation, d'un autre en discours agonique, dans lequel Angenot place polémique, pamphlet et satire. L'essai-diagnostic « correspond à un discours qui cherche à prendre en charge et à poser en termes de relations un ensemble d'objets notionnels, sans critique du mode d'appréhension qui détermine leur organisation. Il s'agit d'occuper un certain espace idéologique et d'en stabiliser les éléments » (*Parole* p. 47) : en ce sens, on pourrait qualifier *La Lettre sur les spectacles* d'essai-diagnostic ²³

Le discours agonique est d'un autre ordre : il « suppose un contre-discours antagoniste impliqué dans la trame du discours actuel, lequel vise dès lors une double stratégie : démonstration de la thèse et réfutation / disqualification d'une thèse adverse » (Angenot, *Parole* p. 34).. On le voit, avec l'exemple de Linguet, le libelle se pose aussi en discours agonique. Angenot différencie toutefois polémique, satire et pamphlet :

Pour le polémiste, il y a deux systèmes de véridiction, mais assumption d'une base topique commune. Pour le satirique, la vérité est une, il n'est que de dénoncer un anti-système biscornu. Le pamphlétaire, lui, défend les mêmes valeurs que celles dont le monde de l'imposture se réclame. Il n'a reçu mandat de personne pour parler et s'oppose à une parole institutionnelle, authentifiée par un ensemble de pratiques et articulée sur les principes mêmes dont il tire sa vérité et dont l'adversaire tire une vérité toute contraire [...] Autrement dit, le pamphlet est le lieu d'une parole impossible, sans mandat, sans statut, animée d'un impératif de for intérieur, sans stratégie heureuse pour substituer l'évidence de la vérité à l'imposture établie. (Angenot, *Parole* 39)

Il semble, à la lecture de la *Théorie* de Linguet, que le libelle partage avec le pamphlet de nombreuses caractéristiques. L'ethos pamphlétaire implique en effet, comme le dit Angenot, une « exotopie de la parole », un « allocutaire problématique », un « éclat sans preuve », autant de caractéristiques dont recèlent les œuvres de Linguet. Prenons par exemple un extrait de sa lettre à D'Alembert : « Seraient-ce mes opinions ? Mais outre qu'elles ne sont pas aussi révoltantes qu'on affecte de le dire, il serait bien étonnant que je n'eusse pas la liberté *d'extravaguer à ma mode*, lorsque toute la *philosophaille* du siècle s'abandonne sans danger au délire le plus absurde ! »²⁴. Linguet, refusé par anticipation à l'Académie française, attaque l'encyclopédiste avant tout sur le plan du langage, particulièrement de l'énonciation.

« Le pamphlétaire, conscience malheureuse et présence forte dans le discours, veut comprendre le paradoxe de son destin, les malentendus de sa vie, sa solitude intellectuelle », écrit encore Angenot (*Parole* p. 43). Or, Linguet ne cesse de se présenter comme une Cassandre, *vox clamans in deserto*, qui débouche là aussi sur une vision crépusculaire et catastrophique du monde. Dans la *Théorie du libelle*, il introduit le dialogue philosophique par une description en didascalie par laquelle il présente une bibliothèque remplie de ses œuvres ; non seulement se met-il en scène, mais il dramatise aussi la cabale de ses ennemis contre lui. On entendra par exemple l'A. M. dire de Linguet qu'il est perdu. Le libelle

n'a pas le caractère démonstratif, cohérent et scientifique ni du mémoire ni de la lettre : il utilise plutôt le pathos et l'argument *ad personam*.

Cependant, le pamphlet s'éprouve d'une manière maximaliste, il entreprend « une globalisation des problèmes ». Quant à lui, le libelle reste circonscrit le plus souvent à une querelle interne, interpersonnelle, parfois intime, et se borne à un sujet en particulier. De plus, le pamphlet n'a pas pour invariant la diffamation ou l'attaque personnelle. Au contraire, le pamphlétaire se garde le plus souvent d'attaquer sans preuve un seul individu. Le *Trésor de la Langue Française* donne, du libelle, cette entrée dans le domaine littéraire : « Écrit généralement court, diffamatoire, dirigé contre une personne, un groupe de personnes, une corporation » et par métonymie, le « genre littéraire correspondant ». Le caractère diffamatoire est ce qui distingue radicalement le libelle du pamphlet (ou d'un mémoire, d'une lettre, d'une polémique, d'une satire). Du reste, lorsque le pamphlet glisse dans la diffamation, il rencontre le plus souvent le monde juridique, sous la forme d'un procès. Ainsi, le libelle marque la séparation entre champ littéraire et champ juridique, séparation délimitée d'abord par le droit et instituée par le procès. Le libelle partage certes avec le pamphlet une définition matérielle, celle d'un écrit court (encore que le pamphlet, avec le temps, ne se définira plus seulement par cette condition) ; une appartenance génologique au discours enthymématique, doxologique et agonique ; une rhétorique, et notamment un éthos, semblable ; mais le libelle diffère en ce qu'il diffame, c'est-à-dire, selon l'étymologie, répand la rumeur, colporte, déshonore. Il y a dans le libelle une visée germinative, quasiment virale ; en cela, le libelle se rapproche de la propagande, qui originellement, est ce qui propage et se propage.

C'est, à notre sens, également au niveau de la pragmatique que le libelle se distingue des autres formes de cette littérature de combat, et notamment du pamphlet. Angenot l'a justement précisé, le pamphlétaire met en scène une « spoliation lexicale », il « ne vit pas une crise du langage, mais une crise de l'énonciation. Son discours est rarement exhortatif : il n'invite pas à l'action mais se veut un mode d'agir ; il est le *moyen* d'une lutte mais aussi l'*objet* immédiat d'une lutte puisqu'il s'agit pour lui — qui n'est rien — de conquérir « le droit à la parole » face aux langages encratiques qui la capitalisent à leur profit » (Angenot, *Parole* p. 98). Le pamphlet est en soi-même, pour soi-même, l'action ou la lutte. Crépusculaire, le pamphlétaire n'attend pas de son pamphlet qu'il détermine véritablement un changement. Or, le libelle est entièrement tourné vers une fin : il est instrument politique. Austin, pour qualifier l'acte performatif du langage, distinguait la locution (ce qui est énoncé), l'illocution (ou qualité immanente de l'acte produit en énonçant) et la perlocution (l'effet produit sur l'allocutaire)²⁵. Le libelle exacerbe l'acte perlocutoire du langage en ouvrant la voie à un conflit violent, voire à des répercussions extrêmes. C'est ainsi que le révolutionnaire Marat, reprenant l'esprit de la théorie de Linguet, peut dire : « Veut-on écraser un individu isolé, sans manège, sans appui ? On le calomnie dans un libelle »²⁶. C'est ainsi que le libelle sera non seulement un instrument révolutionnaire, mais un instrument de la Terreur, laquelle « atteint son zénith avec la loi du 22 prairial an II (1794) privant l'accusé de témoins et d'avocats et donnant au tribunal la latitude de condamner sur la base d'une conviction »²⁷. L'un des mécanismes de la Terreur étant notamment l'indifférence volontaire entre la suspicion et la culpabilité, on ne s'étonnera plus de l'analogie qui existe entre elle et le libelle.

Écrit court, diffamatoire, instrument politique, voire révolutionnaire, le libelle trouve une légitimité dans la littérature de combat, précisément dans cette période pré-révolutionnaire où Linguet écrit la plupart de ses œuvres. Si, comme l'attestent les révolutionnaires, mais aussi, avant eux, Jaucourt ou même Voltaire, à demi-mot, le libelle a une importance en tant qu'instrument politique, il disparaît peu à peu de l'usage de la langue. Bien entendu, il demeure, encore aujourd'hui, dans le droit canonique. De même, comme on l'a vu, il est utilisé pour désigner, le versant négatif du pamphlet. En tant que tel, c'est-à-dire comme objet matériel, circulant le plus souvent anonymement, diffamant une personne (et moins souvent, un groupe ou une corporation), le libelle s'éclipse au XIX^e siècle, du moins en tant que mot. Le terme de « pamphlet » occupe bientôt le champ sémantique de la littérature de combat. La

transformation ne tient pas seulement au lexique. L'éclipse du libelle procède de trois facteurs socio-historiques : la disparition de l'écrit anonyme, l'émergence d'une responsabilité subjective de l'auteur et le régime libéral de liberté de la presse, qui tous participent d'un mouvement général d'autonomisation de la « littérature ».

Libelle et littérature

On l'a vu, Linguet écrit en 1775 que le libelle est depuis longtemps un instrument politique. Restait à en faire une littérature dite de combat. Or, parler de « littérature » en 1775 ne va pas de soi. Il faut attendre 1800 et l'ouvrage de Madame de Staël, « De la littérature », pour que le terme trouve son sens moderne. Cela étant, comme le rappelle Rancière, le glissement sémantique, des Belles-Lettres à la littérature, est « une révolution silencieuse » à laquelle prennent part les Lumières, Voltaire et Rousseau notamment, les romantiques allemands, Hegel, et cette « bohème » pré-révolutionnaire dont parle Darnton. Selon Rancière, avec le romantisme, à la poétique de la représentation succède la poétique de l'expression. Or, ce paradigme nouveau, contradictoire, génère un trouble, « le trouble indissolublement poétique et politique de la parole muette et bavarde » (Rancière, *Muette* p. 86). La poétique de la représentation comportait, dans ces principes, celui d'un « idéal de la parole en acte » (*ibid.*, p. 27). Rancière développe ce propos :

Le dernier principe identifie la représentation d'actions fictionnelle à une mise en scène de l'acte de la parole. Il n'y a pas là contradiction. Mais il y a comme une double économie du système : l'autonomie de la fiction, qui ne s'occupe que de représenter et de plaire, est suspendue à un autre ordre, elle est normée par une autre scène de parole : une scène « réelle » où il ne s'agit pas seulement de plaire par des histoires et des discours, mais d'enseigner des esprits, de sauver des âmes, de défendre des innocents, de conseiller des rois, d'exhorter des peuples, de haranguer des soldats, ou simplement d'exceller dans la conversation où se distinguent les gens d'esprit. (*Muette* p. 26)

Cet idéal de la parole en acte est ruiné par le paradigme nouveau de l'expressivité, qui lui oppose le modèle de l'écriture. En somme, Rancière met dos à dos la République des Lettres, héritière de Platon, et l'anarchie démocratique de la parole muette. Il écrit : « La démocratie est le régime de l'écriture, celui où la perversion de la lettre s'identifie à la loi communautaire elle-même. Elle est instituée par ces espaces d'écriture qui trouent de leur vide trop peuplé et de leur mutisme trop bavard le tissu vivant de l'*ethos* communautaire » (*Muette* p. 84). Cela ne revient pas à dire que Flaubert, parangon de cette nouvelle poétique, est démocratique, mais que la démocratie, en tant que régime de l'écriture, accueille la lettre muette et bavarde, fut-elle démocratique ou anti-démocratique.

A ce titre, le libelle s'apparente à cette parole muette que théorise Rancière. Il commence à faire l'objet d'un débat, au XVIII^e siècle, au moment où se pose la question de la liberté d'opinion. Le mouvement général du siècle des Lumières conduit à une progressive autonomisation du champ littéraire, son indépendance par rapport aux institutions. Or, l'entreprise de légitimation du libelle, dont Linguet est pour ainsi dire le porte-parole, épouse les contours de cette autonomisation. Sans étudier en profondeur ce processus, nous pouvons néanmoins le ramener à plusieurs facteurs. Le libelle, on l'a vu, a été largement condamné par son caractère anonyme (anonymat ou « pseudonymat » qui n'est pourtant pas un invariant du genre), notamment par Bayle et sous la Révolution. Or, l'anonymat va être le nœud par lequel se dessinera à la fois l'émergence du droit d'auteur et la régulation de son contrôle. Gisèle Sapiro nous signale que l'imputation, l'ancienne forme juridique de la responsabilité, est introduite dans la législation royale en 1551 avec l'édit de Châteaubriant, « qui rendait obligatoire l'apposition du nom de l'imprimeur et de l'auteur sur toute publication »²⁸. Et, s'inspirant de la « fonction-auteur » de Michel Foucault, Sapiro explique que ce contrôle de la circulation des discours

a été, au XVII^e puis au XVIII^e siècles, assumé « par les hommes de lettres [...] pour fonder leurs aspirations à faire reconnaître leur droit sur leur œuvre » (*ibid.*, p. 12).

Le droit d'auteur n'aboutira qu'en 1777 puis en 1793 avec la loi Lakanal (qui équilibre propriété littéraire et domaine public). Foucault résume ainsi : « Le discours a été historiquement un geste chargé de risques avant d'être un bien pris dans un circuit de propriétés »²⁹. L'émergence du droit d'auteur débouche sur un double constat : la possibilité de le punir, la possibilité de transgresser. Les libellistes « mettent très rarement leurs noms, parce que les assassins craignent d'être saisis avec des armes défendues », écrit Voltaire dans son article sur le libelle (*Dictionnaire philosophique* p. 578). La condamnation de ce genre au XVIII^e siècle pourrait se mesurer à ce qu'il transgresse le principe de transparence, cette imputation qui s'appellera désormais la responsabilité.

Sapiro, empruntant à Fauconnet sa distinction entre responsabilité subjective et objective, établit qu'en « matière pénale, la conception qui s'est imposée dans les sociétés occidentales est un compromis entre ces deux tendances opposées » (Sapiro, *Responsabilité* p. 14). La première, objective, concerne la preuve, l'objet matériel, en l'occurrence un livre : l'auteur est alors soit l'éditeur, soit l'imprimeur, l'écrivain étant le complice. La responsabilité subjective concerne, par contre, l'intention de l'écrivain. Dans les faits, comme le montre Sapiro, la conception subjective va souvent l'emporter, par exemple à la Libération, lors de l'épuration du monde des lettres, où la responsabilité pénale de l'auteur, en droit, se redouble d'une éthique professionnelle de l'écrivain, d'une responsabilité morale parfaitement illustrée par la doctrine sartrienne de l'engagement. Cette responsabilité subjective advient avec ou en même temps que l'autonomie du champ littéraire : l'homme de lettres qui s'engage en assume les conséquences.

On le voit, le régime libéral qui naît à la fin du XVIII^e siècle et pendant la Révolution française sanctionne l'autonomie des hommes de lettres. Leurs droits leur imposent des devoirs. De même, le régime libéral de la presse, commencé en 1789 et continué sous la Restauration, avec la loi Serres de 1819, implique avant tout l'émergence d'un cadre législatif. Comme l'a montré Darnton, la transformation du milieu socio-culturel va contribuer à cette autonomisation de la littérature. Linguet, par sa perpétuelle opposition, notamment aux Lumières, creuse toujours un peu plus cet éclatement de la parole muette. Le témoignage de son embastillement et sa participation à la Révolution font sans doute de lui une figure de ce qui, avec la littérature, émerge avec elle : le régime démocratique de l'écriture et la contradiction que sa poétique porte et apporte. Elle opère ce que Rancière appelle un partage du sensible, un « rapport nouveau entre l'acte de parole, le monde qu'il configure et les capacités de ceux qui peuplent ce monde »³⁰. Par son caractère pragmatique, sa force perlocutoire, le libelle s'est affirmé comme un instrument politique aussi important que dangereux dans la littérature de combat ; c'est aussi son déploiement rhétorique, marqué par la violence, qui opère une altération même au sein de la littérature. On mettra, pour l'exemple, en parallèle les injures d'un Linguet au style outrancier de Hébert, révolutionnaire, dans le *Père Duchêne*, dont Barthes nous dit ceci : « Ces grossièretés ne signifiaient rien, mais elles signalaient. Quoi ? Toute une situation révolutionnaire. Voilà donc l'exemple d'une écriture dont la fonction n'est plus seulement de communiquer ou d'exprimer, mais d'imposer un au-delà du langage qui est à la fois l'Histoire et le parti qu'on y prend »³¹.

Il n'est pas curieux, en ce sens, que le libelle n'ait pas survécu, ne serait-ce que dans le nom, à ce XVIII^e siècle où il cherche à s'imposer et où il finit, avec la Révolution, par proliférer. En même temps que le régime libéral de la presse et la liberté d'opinion, de discussion, d'expression accordent au littérateur une plus large permissivité, l'autonomie du champ littéraire l'enjoint à une responsabilité accrue, tant pénale que morale. Le libelle et son caractère tantôt diffamatoire, tantôt révolutionnaire, paraît aussi désuet qu'il devient suspect. Le pamphlet, sorte de libelle sans diffamation, amoindri de son caractère pragmatique, le remplace : lorsqu'il outrepassera les limites, comme avec Paul-Louis Courier en 1814, par exemple, il rencontrera le procès, c'est-à-dire le conflit avec le champ juridique. Le libelle ne survit toujours que dans son commerce avec le droit. La diffamation, cependant, existe

toujours ; le libelle a persisté selon des environnements politiques, sociaux, artistiques ou littéraires différents. Sans doute Dada et les surréalistes pousseront-ils la logique de la diffamation suffisamment loin pour que l'on puisse les rattacher à un théoricien comme Linguet. « Il n'y a que deux genres », écrivait Tzara en 1920, « le poème et le pamphlet »³². Breton retiendra la leçon et écrira les deux en même temps. En 1932, la publication dans une revue soviétique de son poème « Front Rouge » lui vaut d'être inculqué pour excitation de militaires et provocation au meurtre. Lorsque le pamphlet dérive, c'est souvent le libelle qui survient, en même temps que l'inculpation. Les surréalistes l'auront compris, puisqu'ils iront jusqu'à faire des procès fictifs, comme celui de Barrès, performance et théâtre d'agitprop qui, généalogiquement, réactive le principe d'art de la calomnie en même temps qu'il joue sur les frontières du droit et de la littérature — comme le libelle en son temps.

**Thibault Boixière,
Université de Western Ontario**

¹ Charles Monselet, *Les Originaux du siècle dernier, les oubliés et les dédaignés*, Paris, Lévy Frères, 1864, p. 34-35, disponible sur Gallica.

² Volker Kapp, « Satire et injure au XVIII^e siècle : le conflit entre la morale et la politique dans le débat sur les libelles », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1984, n°36, p. 155.

³ Cf. entre autres publications, Rolf Reichardt et Eberhard Shmitt, *Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich 1680-1820*, Oldenbourg, 1985 ; 1991, et Roger Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'ancien régime*, Paris, Seuil, 1987.

⁴ Arrêt du Parlement du 11 février 1774, signé Nicolas Félix Vandive, disponible sur Gallica.

⁵ *Mémoires de Bachaumont*, 1814 cité dans Charles Monselet, *Les Originaux du siècle dernier, les oubliés et les dédaignés*, Paris, Lévy Frères, 1864, p. 38, disponible sur Gallica.

⁶ Marc Angenot, *La Parole pamphlétaire, typologie des discours modernes*, Paris, Payot et Rivages, 1982, p. 21.

⁷ André Morellet (l'abbé de), *Théorie du Paradoxe*, Amsterdam, 1775, p. 26, disponible sur Gallica.

⁸ Karl Marx Karl, *Misère de la philosophie*, Paris, Payot, 2002, « Lettre à J. B. Schweitzer », p. 187.

⁹ Robert Darnton a consacré une étude sur cet ouvrage de littérature clandestine : *La Bohème littéraire, les Bohémiens, Marquis de Pelleport*, Paris, Gallimard, 2010.

¹⁰ Jacques Rancière, « La Parole muette », Paris, Hachette Littératures, 1998, p. 8.

¹¹ Sur ce sujet: Richard Posner, *Law and Literature*, Harvard University Press, revised and enlarged edition, 1998.

¹² Marc Angenot et Régine Robin, « La Sociologie de la littérature : un historique », réédition sur le site des ressources Socius, URL: <http://ressources-socius.info/index.php/reeditions/18-reeditions-d-articles/26-la-sociologie-de-la-litterature-un-historique>

¹³ Simon-Nicolas-Henri Linguet, *Théorie du libelle, ou l'art de calomnier avec fruit, dialogue philosophique, pour servir de supplément à la théorie du paradoxe*, Amsterdam, 1775, disponible sur Gallica.

¹⁴ *Trésor de la langue française informatisé (TLFi)*, Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960), 2004

¹⁵ Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* Paris : Le Breton, Durand, Briasson, Michel-Antoine David, 1751-1772. « Libelli », vol. 9, p. 460.

¹⁶ Nous citons ici la version de 1744, avec privilège: Pierre Bayle, « Dissertation sur le libelle diffamatoire », *Dictionnaire historique et critique*, Rotterdam, Chez Reinier Leers, 1744, tome 2, 1294-1309, disponible sur Gallica.

¹⁷ *Encyclopédie* vol. 9 : pp. 459-460

¹⁸ Montesquieu, *De l'esprit des lois*, Nourse, 1772 (livre XII, chapitre XIII), p. 245-246.

¹⁹ Voltaire, *Œuvres Complètes*, Paris, Garnier, 1883, « Dictionnaire philosophique », p. 577-578.

²⁰ Robert Darnton, *Édition et sédition. L'univers de la littérature clandestine au XVIII^e siècle*, coll. « NRF Essais », Paris, Gallimard, 1991.

²¹ Antoine de Baecque, « Le Commerce du libelle interdit à Paris (1790-1791) », *Dix-huitième siècle*, 21 (1989) : p. 239.

²² Yvonne Bellenger, « Le Pamphlet avant le pamphlet : le mot et la chose », *Cahiers de l'association internationale des études françaises*, 36.1 (1984) : pp. 87-96.

²³ La relation de Rousseau au libelle demanderait une étude plus approfondie. Rappelons que Morellet, lorsqu'il attaque Linguet, entame une comparaison entre le libelliste et Jean-Jacques Rousseau. Les discours doxologiques de Rousseau — essai-diagnostic et essai-médiation — mettent en place une sorte d'éthos préromantique du contemplateur solitaire. Le libelle de la seconde moitié du siècle suit également l'émergence du sentimentalisme.

²⁴ Linguet cité par Monselet, *op. cit.*, p. 15.

²⁵ John Langshaw Austin, *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, 1990, traduction par Gilles Lane de *How to do things with Words: The William James Lectures delivered at Harvard University in 1955*, Ed. Urmson, Oxford, 1962.

²⁶ Jean-Paul Marat, *Offrande à la Patrie ou discours au Tiers-Etat de France*, Paris, Au temple de la Liberté, 1789, p. 38.

²⁷ Gérard Chaliand et Arnaud Blind, *Histoire du terrorisme*, Paris, Fayard, 2015, p. 12.

²⁸ Gisèle Sapiro, *La Responsabilité de l'écrivain, littérature, droit et morale en France (XIX^e — XX^e siècle)*, Paris, Seuil, 2011, p. 3.

²⁹ Michel Foucault, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », dans *Dits et écrits, tome I*, Paris, Gallimard, 2001, p. 822.

³⁰ Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007, p. 22.

³¹ Roland Barthes, « Le Degré zéro de l'écriture » (1953), dans *Œuvres Complètes, tome I, Livres, textes, entretiens, 1942-1961*, Paris, Seuil, 1993, p. 171.

³² Tristan Tzara, « Haute couture monsieur à l'antiphilosophe », *Littérature*, n°11 (Janvier 1920), p. 12.